



KENNETH WHITE
**LES VENTS DE
VANCOUVER**

TRADUCTION DE MARIE-CLAUDE WHITE



LE MOT ET LE RESTE

KENNETH WHITE

LES VENTS DE VANCOUVER

Escales dans l'espace-temps du Pacifique Nord

TRADUCTION DE MARIE-CLAUDE WHITE

LE MOT ET LE RESTE

2014

« L'oiseau de Minerve ne vole qu'à la tombée de la nuit. »

HEGEL, *Phénoménologie de l'esprit*.

« Abandonnant tout absolu monolithique, notre intelligence est existentielle et exploratrice. »

MANUEL DE DIEGUEZ, *Une histoire de l'intelligence*.

« À l'extrême bord du vide obscur on voyait flotter des masses blanches. »

MAXIME GORKY, *À travers la Russie*.

L'HEURE DU HIBOU

Arrivée à Vancouver. Premiers repères.

J'ai atterri à Vancouver sur un vol KLM en provenance d'Amsterdam. Il était trois heures de l'après-midi, heure locale, ce qui pour moi correspondait à minuit. J'aurais pu aller me reposer, mais j'ai préféré faire un tour dans les rues, prendre quelques repères.

J'avais à peine parcouru une centaine de mètres que j'étais accosté par un individu qui avait une allure de vieux briscard du Klondike :

« Vous n'auriez pas une pièce, Monsieur ? »

Je n'ai pas souvent de monnaie sur moi, mais je venais juste de changer quelques euros à l'aéroport pour payer un taxi jusqu'à l'hôtel. En fouillant dans ma poche, j'en ai sorti un dollar – appelé ici, au Canada, *loonie* parce qu'il présente sur l'une de ses faces un *loon*, un huart à collier – et l'ai donné à ce pèlerin. Il eut l'air un peu surpris, et, dans un langage qui sonnait un peu désuet à mes oreilles, me dit :

« Merci infiniment, Monsieur. Dieu vous bénisse. »

Cinq minutes plus tard, j'entendis un traînement de pieds derrière moi et fus rejoint par un type plus jeune, qui, claudiquant à mon côté, me débita, dans un charabia décousu, à peu près ceci : « Mon oncle avait un gosse, le gosse avait de

l'asthme, fallait lui pomper les poumons... sale journée, sale journée... z'avez pas idée... en avant, en avant... ».
Sur quoi il s'éloigna, agitant les bras, et criant: « Sale journée! En avant! »

*

J'étais à présent au milieu de Gastown.
Ce quartier commença à exister lorsqu'un petit anglais entreprenant du nom de Jack Deighton, originaire de Hull en Angleterre, mais qui avait vagabondé à travers l'Amérique, tour à tour mineur, journaliste et pilote de bateau à vapeur, arriva un matin à Burrard Inlet dans un canot percé, roula à terre un tonneau rempli d'un liquide qu'il qualifiait de whisky et ouvrit un saloon. Doué d'un bon bagout et grand adepte de monologues interminables, ledit Deighton fut bientôt surnommé Gassy Jack, « Jack le Jacasseur », ce qui, par dérivation, donna son nom au quartier dans lequel il opérait.

Enfin, c'est l'histoire qu'on m'a racontée ce soir-là dans l'East Side de Vancouver au comptoir d'un pub, The Red Dog: *Your day starts here with ice-cold beer* (Votre journée commence ici, avec une bière bien glacée).

*

En sortant du Red Dog, je me suis trouvé dans ce qui devait être la partie écossaise de Vancouver: des rues étroites bordées de petits hôtels portant des noms tels que Balmoral House, Holyrood Rooms, The Bruce Arms, qui me menèrent à la bibliothèque Carnegie. Autour de la porte d'entrée, un rassemblement débraillé d'épaves, de mendiants, de camés et d'alcoolos, parmi lesquels se distinguait une fille – jerkin en cuir noir et jupe en morceaux de tartan déchirés, autour

de la tête une écharpe décorée de crânes et une araignée tatouée sur la joue gauche – qui, levant vers le ciel ses yeux rouges et chassieux, se mit soudain à pousser un hurlement de sorcière des Hautes-Terres. L'âme torturée de la vieille Calédonie...

*

Lorsque j'avais quitté mon hôtel, je m'étais dirigé vers la gauche. À présent, après être revenu sur mes pas, je suis parti vers la droite.

Là, il y avait plus d'espace, on respirait mieux.

J'ai longé Coal Harbour (le port à charbon), et n traversant d'abord un petit parc, lieu de rencontre des citoyens de Vancouver, suis passé ensuite devant une marina remplie de yachts pimpants et de hors-bord (*North Wind, Star of the Sea, Wild Spirit...*) enregistrés à Vancouver, Seattle, San Diego, et me suis arrêté un moment devant un cimetière de vieilles carcasses à la peinture craquelée (*The Columbia, Pride of Vancouver, The Olympiad, The Prince of Whales...*) échouées dans une bouillasse postromantique d'écume sale et de détritrus.

Allant plus avant, je suis arrivé à Stanley Park. Là, je suis tombé sur un groupe de totems, répliques de ceux qui avaient pourri à Skidegate ou dans tel ou tel village des Salish, des Haidas, des Nootkas, des Kwakiutls ou des Tsimshians: le totem mortuaire du chef Skedan, le poteau frontal représentant l'Oiseau-tonnerre du clan Kwawaka'wakw...

J'ai terminé sur un rivage froid, où des corbeaux ramassaient des coques qu'ils brisaient sur les rochers, où des mouettes pêchaient en compagnie d'un héron solitaire et où, un peu plus loin sur les vasières, une bande de bernaches du Canada au long cou semblait se préparer pour une nouvelle migration.

De retour à mon hôtel, le Pan Pacific, j'ai commandé un repas accompagné d'une bouteille de merlot de Californie provenant des caves du Burrowing Owl (le hibou des terriers), et, assis devant ma porte-fenêtre, j'ai contemplé une lumière blanche qui clignotait au-dessus de Hallelujah Point.

LA GRANDE PORTE

Portrait du port de Vancouver. Conversation avec ses habitants.

C'est seulement le lendemain matin que je me suis rendu compte que le Pan Pacific, installé tout au bord du front de mer, était un étrange établissement.

Le chauffeur de taxi de la veille me l'avait recommandé comme étant « l'endroit où les gens se rencontrent ». Je comprenais maintenant ce qu'il voulait dire.

Avant de monter au premier étage, où commence l'hôtel, tout en pensant naïvement que vous y êtes déjà, vous êtes en fait dans quelque chose qui ressemble fort à un hall de gare. C'est que le Pan occupe le même immeuble que le Palais des Congrès de Vancouver.

Ce jour-là, des centaines de gens déambulaient en tous sens, un badge épinglé à leur vêtement. C'était le Congrès mondial de psychothérapie, qui proposait des conférences et des séminaires (*Psychose 1, Autisme 3, Névrose 5*) se déroulant dans une douzaine de salles.

Autour de midi, les participants, assis par terre le long des murs, mangeaient des snacks dans des cartons distribués

par des comptoirs improvisés. Évidemment, il n'y avait pas assez de place pour tout le monde, de sorte que ceux qui ne réussissaient pas à trouver un petit espace contre un mur montaient l'escalier et s'installaient autour de la fontaine de l'hôtel, la Fontaine du Futur, dont la base, pavée de mosaïques, représente une carte des côtes du Pacifique Nord, depuis la Malaisie jusqu'à l'Alaska, en passant par les Philippines, la Chine, le Japon, le Kamchatka et les Aléoutiennes.

C'était un spectacle plutôt pittoresque. Mais après un rapide coup d'œil, j'étais content de prendre l'ascenseur pour le quinzième étage, où se trouvait ma chambre.

De là-haut, parmi les gémissements et les clabaudements des mouettes, j'avais une vue panoramique sur Burrard Inlet, depuis les First Narrows jusqu'à Indian Arm, et, de l'autre côté de la baie, les pics de la chaîne côtière – le Grouse, le Cypress, le Seymore.

Un gros cargo OOCL chargé de containers, qui venait de négocier le pont Lions Gate, remontait lentement le bras de mer, se dirigeant vers le secteur de grues rouges, de docks et de voies de chemin de fer là-bas à droite, où étaient déjà entassés des containers des compagnies K Line, Cosco, Hyundai, Han Jin, Yang Ming. Tout autour, le vrombissement des hydravions, le bourdonnement des hélicoptères partant pour Victoria, Nanaimo et au-delà, et le roulement des wagons de chemin de fer prêts à desservir la Côte ouest et le vaste monde tout entier.

« Par mer, par terre et par les airs, nous prospérons », était et est encore (bien que, comme partout ailleurs, les perspectives ne soient plus aussi prometteuses qu'autrefois) la devise de Vancouver. La prospérité avait commencé avec la fourniture de vivres et d'équipements aux mineurs du Yukon et de l'Alaska. On en rapportait de l'or, du bois et du poisson. Puis le commerce s'étendit jusqu'en Extrême-

Orient – Chine, Corée, Japon – avec le thé, les épices et la soie. C'était l'âge d'or du CPR, le Canadian Pacific Railway, et de sa White Empress Line, dont les bateaux étaient ancrés au quai BC, impatients de transférer tout ce délectable butin vers les « trains du thé », les « trains de la soie », les « trains des épices » qui, dans une course transcontinentale de quatre jours, fonçaient à travers le Canada jusqu'à Montréal, d'où les marchandises étaient dirigées vers New York et Londres. Le SS *Empress of India*, le premier des grands navires de la ligne transpacifique, arriva au port de Vancouver le 28 avril 1891, suivi du SS *Empress of Japan* et de bien d'autres, qui transportaient non seulement des marchandises, mais aussi des passagers: en haut, ceux qui n'étaient là que pour jouir du voyage dans des cabines luxueuses, en bas, des immigrants avides, espérant ramasser au moins quelques miettes du gâteau de la terre promise. C'est le CPR qui construisit en grande partie Vancouver, avec ses quais, ses bureaux et ses hôtels. Mais il fut bientôt suivi par des compagnies telles que la Canadian Northern et la British Columbian, désireuses elles aussi de se lancer dans le marché de l'import-export. Et le spectacle continue.

*

Assis devant mon petit-déjeuner dans le Pan Pacific, je lisais un magazine, *The Essential Vancouver*, dont l'éditorial déclarait: « Les habitants de Vancouver savent bien que leur ville est spéciale. C'est Los Angeles sans le *smog*, San Francisco sans le brouillard, Seattle sans la circulation et Toronto sans la neige. Nos rues sûres et propres accueillent les couples gays, et on ne tarit pas d'éloges sur nos hôtels et nos plages. Notre belle cité est habituée à recevoir des montagnes de compliments: l'endroit le plus agréable à vivre, la destination canadienne de choix, le meilleur voisinage de l'Amérique du

Nord. Nous avons gagné toutes les premières places. Nous sommes dans les dix premières destinations pour les voyages gays et dans les cinq premières villes pour les rencontres de célibataires. Vancouver est la troisième ville du monde pour la qualité de vie. [...] C'est également l'une des cités les plus cosmopolites et ethniquement diversifiées. Selon le recensement de 2001, les minorités visibles représentent trente-sept pour cent de la population de la cité. »

Si, après tout cela, vous n'êtes pas content d'être venu à Vancouver avant de quitter ce monde, vous devez être bigrement difficile.

Lorsque j'eus fini mon petit-déjeuner, la serveuse, une petite femme volubile, qui parlait canadien avec une trace d'accent écossais, me lança :

« Amusez-vous bien ! »

Une fois dans les rues, j'ai hélé un taxi, avec l'idée d'aller faire une visite au Musée d'ethnologie.

« D'où venez-vous ?, me demanda le chauffeur.

– De France. Et vous ?

– Du Pendjab. »

J'ai repensé au petit Pakistanais nerveux de Karachi qui conduisait le taxi que j'avais pris la veille à l'aéroport. Avant de venir à Vancouver, cet homme avait vécu trois ans à Montréal. Les gens de Montréal avaient été « très serviables, très gentils ». C'est là-bas qu'il avait appris l'anglais, ainsi qu'un peu de français. Avant cela il n'avait « aucun langage ». Je lui ai demandé ce qu'il pensait de Vancouver. « Trop de monde, trop vite, dit-il. J'aime, mais c'est fini. Je vais à Saskatoon. C'est à vingt-quatre heures de route au milieu du Canada. – Pourquoi Saskatoon ? – Plus facile de monter une affaire là-bas, on peut sponsoriser sa famille. »

À cet autre chauffeur pendjabi, je demandai : « Il y a beaucoup de Pendjabis ici ?

– Oh, oui, beaucoup. Vous savez ce qu'on dit : les Pendjabis sont comme les pommes de terre, on les trouve partout.

– Et ils conduisent tous des taxis ?

– Beaucoup, beaucoup.

– Comment ça se fait ?

– Pas beaucoup d'éducation, pas beaucoup de langage. Alors ils font forestier ou taxi. Ça rapporte bien aussi, très profitable. »

Il me dit qu'il travaillait pour une compagnie. Pour la licence et l'essence, la voiture lui coûtait trois mille dollars canadiens par mois. Le reste était pour lui. Il travaillait de sept à douze heures par jour. Le dimanche, il se reposait, il avait saisi la combine, c'est quelqu'un d'autre qui conduisait son taxi et il encaissait une commission.

« Vous aimez vivre à Vancouver ?

– C'est ouvert, c'est libre, c'est cool. Vous savez ce qu'on dit ici : si les États-Unis sont un *melting-pot*, le Canada est un saladier. Je suis arrivé au Canada en 1972. À Victoria pendant une année. Puis quatre ans dans l'Alberta. À Vancouver depuis 1977. Si je disais que je ne m'y plais pas, ce ne serait pas logique.

– Peut-être que vous y êtes tellement habitué que vous ne vous posez plus de questions logiques.

– Ça doit être ça.

– Vous n'avez pas quelquefois envie de retourner en Inde ?

– Non.

– Pourquoi ?

– Trop de gens, trop pollué.

– Et au Pendjab ?

– Vous connaissez le Pendjab ?

– Non, mais j'en sais un peu quelque chose. Le pays aux cinq rivières là-haut dans le Nord-Ouest de l'Himalaya, le désert du Thar d'où les gitans sont partis pour venir en Europe,

ces fougueuses danseuses qui ont amené le flamenco en Espagne...

– Vous devez être professeur d'histoire.

– Quelque chose comme ça. »

UNE HISTOIRE ÉCRITE SUR LES VENTS

*Lecture du Voyage de Vancouver dans la nuit du Pan Pacifique
– une longue nuit blanche...*

L'après-midi du 13 juin 1792, un bateau avança prudemment dans un bras de mer qui n'avait pas encore de nom, du moins en anglais, longea ce que le capitaine pensait être une île, et s'engageait dans un bras plus étroit lorsqu'une cinquantaine d'Indiens, venus à sa rencontre dans des canots, manifestèrent le désir de commercer, proposant du poisson contre du fer. Ce premier échange terminé, et après un petit conciliabule, les Indiens se dispersèrent à l'exception de deux ou trois canots qui accompagnèrent le nouveau venu jusqu'à ce qu'il fût ancré pour la nuit. Sur quoi, les Indiens reçurent quelques cadeaux supplémentaires et furent priés, au moyen de signes, de se retirer. Ce qu'ils firent, promettant, toujours par signes, d'apporter encore du poisson le jour suivant. Le lendemain matin, ils étaient là, comme convenu, pour livrer le poisson, mais aussi pour satisfaire leur curiosité. Le capitaine nota dans son journal: « Ces gens semblent très désireux d'imiter nos actions, en particulier le tir au mousquet, que

l'un d'entre eux exécuta, bien qu'avec crainte et tremblement. Ils observèrent attentivement toutes nos manières de faire et examinèrent la couleur de notre peau. [...] Leur comportement général nous amena à conclure que nous étions les premiers visiteurs venant d'un pays civilisé qu'ils aient jamais rencontrés. »

*

Le vaisseau en question était *The Discovery*, qui, ayant quitté Deptford, en Angleterre, le 7 janvier 1791, chargé de marchandises (fer, cuivre, tissus, clous, perles, colifichets divers), avait doublé le cap de Bonne Espérance, franchi cette difficile zone d'îles et de récifs que les Français allaient nommer l'archipel de la Recherche, s'était attardé quelque temps dans l'île sensuelle et séductrice de Tahiti, avant de remonter vers les côtes sauvages et ventées de l'Amérique du Nord. Le capitaine, George Vancouver – qui était, comme son nom l'indique, d'origine hollandaise (Van Coeverden) – avait navigué avec Cook et venait de se faire confier une mission très difficile, à savoir effectuer un lever topographique de cette côte nord-américaine afin de déterminer une fois pour toutes s'il existait réellement un passage du Nord-Ouest, estimer les possibilités de commerce pour la Grande-Bretagne, repérer ce que faisaient les Français, les Russes et les Américains dans ces régions éloignées, et enfin établir des relations diplomatiques avec les Espagnols. Cette mission était non seulement complexe, mais en outre elle devait être menée dans un territoire difficile et encore inconnu, les rares cartes existantes étant incomplètes et pas du tout fiables, de purs artefacts fabriqués par ceux que Vancouver appelait les « géographes de cabinet », qui inventaient des fables sur une base de connaissances rudimentaires et d'imagination irresponsable.